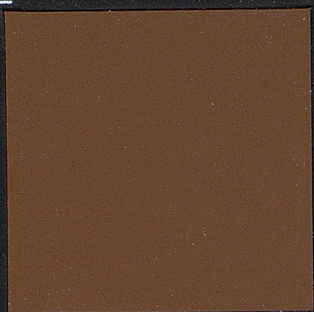
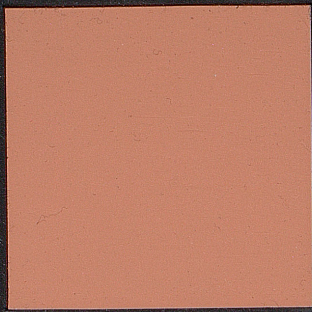
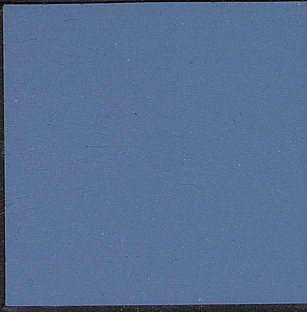
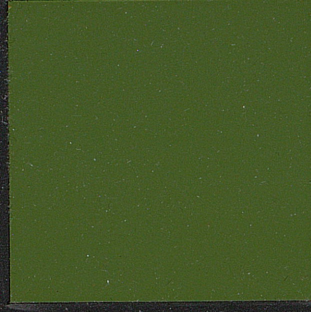
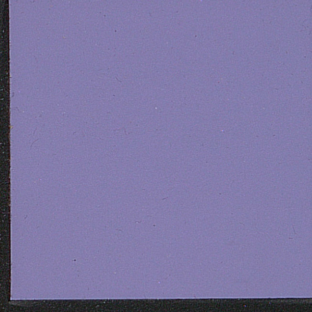
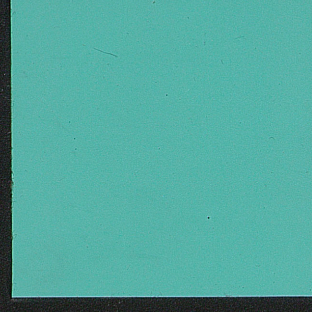
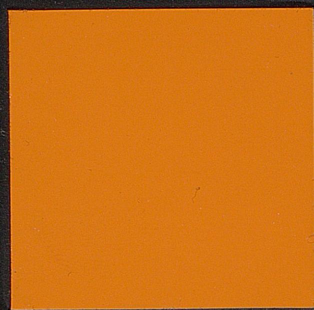
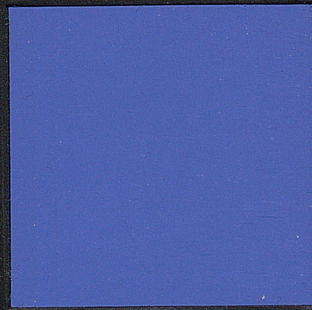
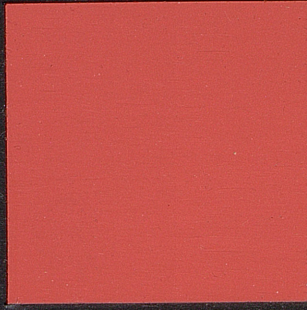
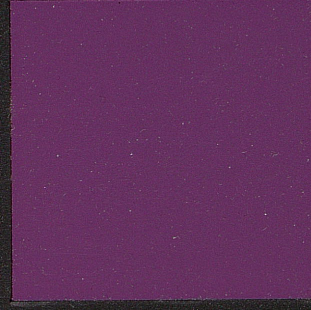
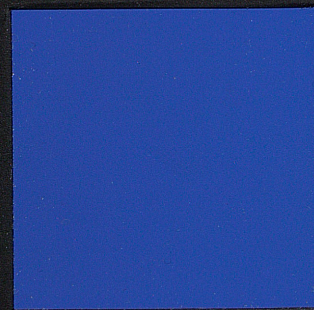
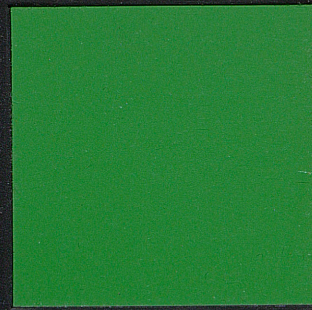
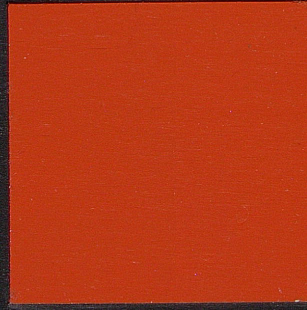
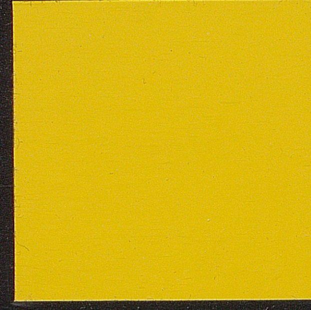
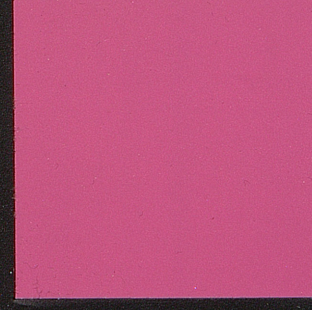
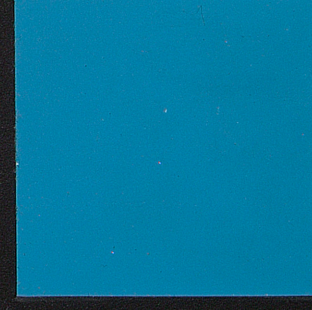
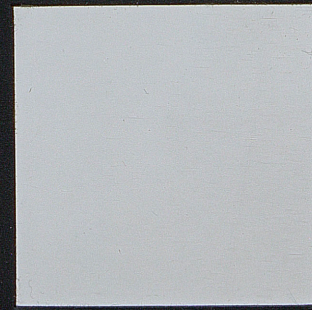
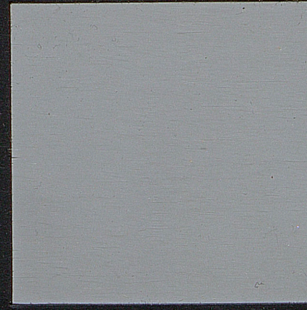
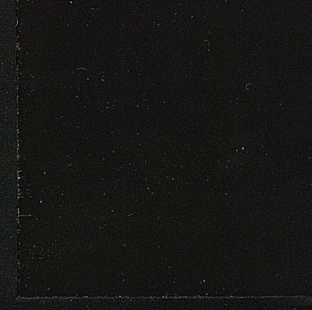
colorchecker CLASSIC

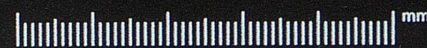











x·rite



C. Thiaucourt

(3)

3

et empiriques paraissent par l'habitude être obligatoires et avoir une origine naturelle ou a les notions morales, même les plus hautes. Il n'est plus besoin de leur assigner une origine transcendante et mystique; la loi d'évolution, de développement suffit à les expliquer.

Plan général de réfutation, remarque préliminaire. Dans tout essai d'application des théories d'évolution aux notions morales, il faut toujours faire beaucoup d'hypothèses pour arriver à l'explication cherchée. Ainsi il faut admettre ici que les tendances altruistes sont devenues prédominantes et persistantes et il faut pour cela imaginer toute une série de circonstances favorables. Mais les tendances égoïstes ne sont pas étouffées, elles demeurent et persistent en face des tendances altruistes. On ne voit pas bien pourquoi les unes plutôt que les autres ont fini par prendre un caractère moral, par donner lieu à une loi, à des règles. Pour une école qui se pique avant tout d'être expérimentale l'emploi de l'hypothèse est-il bien légitime?

ceci demande une explication.

De plus que s'agit-il d'expliquer? l'idée d'obligation. Or cette idée a des caractères qu'il ne



1v

font pas perdre de vue, que nous trouvons dans la conscience humaine d'aujourd'hui et que l'explication ne doit pas altérer. Les caractères de l'idée d'obligation sont l'universalité et l'absolue nécessité. Par exemple la fourberie et l'hypocrisie sont toujours choses mauvaises. Cependant elles sont quelquefois choses utiles. Qui niera que la fourberie ne ~~sert~~ puisse servir à faire sa fortune? Et la flatterie, l'hypocrisie en présence en présence d'un être très puissant qui tient sa vie entre nos mains, ne nous donneront-elles pas souvent les moyens de le fléchir? Cependant qui oseroit soutenir que de tels moyens soient moralement bons? et que le devoir de n'être ni flatteur, ni hypocrite soit seulement temporaire et local? Dans les sentiments et les idées morales, tels que les ~~constitue~~ont les partisans de l'évolution je vois bien une addition, une complication d'idées simples de plaisir et de douleur, d'intérêt général concordant avec l'inclination particulière, mais ce sont toujours des éléments égoïstes, combinés avec des instincts altruistes. Il n'y a pas plus de différence entre ces éléments simples et les hautes notions morales qu'il servent à former, qu'entre l'humble semence d'où doit sortir un grand arbre qui donnera des fruits magnifiques.

ceci est fort mal résumé, et le texte très remarquable de Stuart Mill cité et commenté dans la leçon, est fort mal rapporté.

qu'est ce que cela veut dire?

On a toujours été curieux, et aujourd'hui plus que jamais, de connaître le secret des cœurs, ce qu'il y a de caché au fond, tout à fait au fond des âmes, ce qui ne se montre que dans une action, une parole, une lettre, ce qui enfin semble presque toujours démentir tout ce que l'on connaît d'un homme, jusqu'à ce qu'enfin on reconnaisse que cela seul l'explique. Mais dans cette curiosité il y a des degrés : elle peut être ± vive. La douceur de certaines natures ne nous donne pas trop d'envie de connaître leurs faiblesses : une sensibilité égale, constante, douce, ne pique pas trop vivement notre indiscrétion : nous devinons ce qu'il peut y avoir, et à la limpidité des eaux nous jugeons de la pureté de la source. Mais les caractères violents, emportés, inégaux, torrentueux, d'où viennent-ils et que se cache-t-il sous ces mouvements désordonnés ? qu'y a-t-il au fond, quand la surface est si agitée ? Voilà ce que nous nous demandons avec une curiosité infatigable, ce qui nous paraît, de toute chose, la plus intéressante à connaître. Ce qui nous touche le plus au monde c'est un roman vrai (~~ceux qui ne comprennent~~ ~~n'ont pas besoin d'autre explication~~ ~~comprennent pour les autres je n'ai rien à leur dire~~) – et parmi les romans vrais celui qui nous touche le plus est celui d'un Swift.

Quel caractère en effet que cet homme singulier, qui connut toutes les jouissances et toutes les tortures de l'ambition : mais qui ne put jamais goûter les unes sans les trouver empoisonnées par les autres. Car c'est là le trait particulier, dominant de toute sa vie politique. Il fut puissant, célèbre, et redouté : pendant plus d'un an, un ministère tory ne vécut que par lui, et les whigs foudroyés par les coups redoublés de ses pamphlets, craignaient de gagner un terrain que Swift leur faisait aussitôt reperdre avec un sanglant désastre. De l'aveu du ministère, il ne tenait que par ~~eux~~. Et pourtant qu'était-il ? Le docteur Swift et rien de plus. Les whigs nourrissaient contre lui une haine que le



2v

temps ne devait pas éteindre : Walpole ministre, quinze ans plus tard, n'avait pas encore oublié le fer rouge que Swift avait imprimé sur son front) lui enlevait la faveur de la Cour, et pensait, à force de calomnies, le rouler dans la boue) — les Tories ses amis ne pouvaient rien pour lui. Comme la reine enfin allait signer sa nomination à un évêché, la duchesse de Somerset, dont le mari avait été touché par Swift — dame de la reine, se jeta à ses pieds, et la supplia de ne pas donner un évêché à ce méchant homme. La bonne reine Anne y consentit : elle fit un acte d'indépendance à l'égard de ses ministres, et on lui sacrifia Swift. La chose se sut, et les ennemis du terrible pamphlétaire, sûrs d'avoir la reine pour eux redoublèrent d'injures et de clameurs. Cependant St John, un ministre, lui avait envoyé 50 livres. — Il fallut que le lord vînt lui faire des excuses, pour rentrer en grâce près de lui (ce sont les expressions de Swift.) et l'orgueilleux ministre y alla. Swift se vengeait de ses déboires en montrant aux panthères qui l'entouraient le mépris qu'il faisait d'eux. On cite de lui des traits incroyables. Dans son journal à Stella il nous dit lui-même : J'ai vu le duc d'Ormond (grand seigneur, vice roi d'Irlande, général en chef de l'armée anglaise dans les Pays Bas après Malborough, que Swift avait fait destituer) J'ai vu le duc d'Ormond cinq ou six fois pour une bagatelle, et il l'oublie toujours : aussi je viens de le traiter comme un chien. Irascible, vindicatif, haineux, mécontent, misanthrope ne semble-t-il pas voir là un Timon d'Athènes doublé d'un Juvénal ?

Eh bien tout au contraire, Swift est ce que l'on devrait appeler une âme sensible si l'abus que le XVIIIe a fait de ce mot ne l'avait rendu ridicule. Le sentiment profond, je veux dire intime, qui inspirait sans cesse à Swift ces traits de franchise, de rudesse qui peuvent même parfois paraître grossiers ou cyniques : ce n'est pas la haine. C'est l'indignation. Lui même nous le dit dans ~~son~~ ~~livre~~ épitaphe composée longtemps avant sa mort : il va se reposer enfin, dans ce

pays où l'on n'a plus à s'indigner. Autant la haine est un sentiment bas vil et misérable, c'est à dire stérile — autant l'indignation est féconde et généreuse. Les trois quarts du temps c'est de l'amour déguisé mais brûlant. La misanthropie d'Alceste est-elle autre chose? Non sans doute. En tout cas celle de Swift était bien la + généreuse et la + élevée de toutes les passions. Né en Irlande c'est à dire dans le pays le plus pauvre de l'Europe à l'époque où tous les pays, sauf les cours, étaient pauvres, et le plus malheureux — à l'époque où tous étaient malheureux et le plus opprimé, à l'époque où tous étaient opprimés: il s'éleva dans ce cœur, au spectacle de toutes ces misères imméritées, un mouvement de haine qui ne put jamais atteindre le point où il put se reposer. Esprit juste, positif, et comme on dit pratique, Swift savait fort bien que ses efforts ne pouvaient être suivis que d'un petit succès, succès dérisoire en comparaison de ce qu'il eut fallu, progrès, améliorations insensibles, qui devaient laisser l'Irlande un peu plus malheureuse qu'auparavant pour que, revenant à elle, elle aurait un peu de force pour sentir ses maux. C'est la certitude, la conscience de sa impuissance qui exaspérèrent à un si haut degré la rage de Swift (le mot n'est pas trop fort, il est de lui, je crois) qui donnèrent à ces pamphlets cette âpreté, cette roideur de sarcasme à laquelle rien ne résistait. Personne n'osait se mesurer avec lui, parmi les plus forts écrivains politiques de ce temps là, où l'Angleterre en comptait un grand nombre, et des plus habiles. Addison le plus grand, se retira prudemment de la lutte. il était whig. il se tut lorsque Swift défendit les tories; il reconnaissait lui même que la lutte était impossible. Jamais on n'avait écrit de telles satires: jamais on n'en a écrit depuis. On ne peut comparer aux Lettres d'un drapier, et surtout à tant de pamphlets sanglants sur l'état de l'Irlande, ni les fameuses pétitions de Courier ni les lettres de Junius. Les lettres de Junius admirables modèles du pamphlets politique, sont trop l'œuvre d'un

haine froide et d'un art parfait et calculé : les pamphlets de Courier, types de l'esprit français, semblent déjà à demi désarmés parce qu'ils vivent et font rire, et n'ont pas le terrible sérieux des satiriques anglais : les pamphlets de Swift ont le caractère singulier entre tous, de dépasser mille fois en violence, en méchanceté, en sarcasme ~~tout~~ ce que pamphlétaire a jamais écrit - et cela parce qu'ils sont l'œuvre d'une haine brûlante, et non d'une haine froide. L'art y est naturel, et comme il arrive toujours cet art naturel, quoi qu'en disent les rhétoriques et Buffon, est à cent mille pieds au dessus de l'art achevé d'un Junius. Plus Swift se contient, plus il est froid, sévère, compassé, plus il est terrible, parce qu'en dessous on le sent frémir. C'est comme la vapeur dont on multiplie la puissance en la comprimant. Il a la force d'un géant, et il tue d'une chiquenaude.

Voilà le pamphlétaire autant qu'on en peut donner une idée, autrement qu'en le citant lui-même. Mais n'y a-t-il vraiment à prendre chez lui que cette indignation généreuse, qui après tout lui est commune avec tous les Alcestes du monde (et ils sont plus nombreux qu'on ne le pense) mais qui chez lui a trouvé pour s'exprimer un langage ardent, original et inoubliable. Il nous faut plus : il faut quelque chose de plus intime de plus particulier de plus humain et de moins humanitaire ; il nous faut voir ce cœur enfin dans sa vie de tous les jours, en déshabillé, les portes closes. Qui est-ce ? Le public parti, est-ce quelqu'un ?

Il est de nos jours une maladie assez répandue (elle a toujours existé, rien n'est nouveau sous le soleil) et est une maladie que j'appellerais volontiers la maladie de l'épiderme. La sensibilité trop développée devient de l'irritation : l'amour propre devient d'une délicatesse extraordinaire : et quand un cœur est dans cet état vous ne pouvez plus le toucher, à moins d'infinies précautions sans qu'il saigne. Représentez-vous un corps tout couvert de papilles nerveuses, comme celles que vous avez au bout des doigts ou de la langue, et toutes surexcitées comme par une brûlure : c'est assez cela. Que devient la vie d'un homme aussi moralement conformé, au milieu de la société des hommes qui ont encore eux, leur épiderme insensible, dur, grossier, raboteux ? Une souffrance perpétuelle, qui n'est supportable que parce que l'homme s'habitue à tout même à ce qui n'est pas supportable, et si la douleur n'est pas aussi vive que l'on pourrait l'imaginer, si l'homme ne vit pas dans un paroxysme

continuel de souffrance, au moins il est dans un état de mécontentement et d'inquiétude qui devient à la longue intolérable. Ce n'est rien que de soupirer après le repos et ne pas l'attendre: tout le monde en est là. Mais sentir que le repos est et sera à jamais impossible; que la sensibilité surexcitée ne se calmera jamais; que si fatigué si lassé que l'on soit, il n'y a pas de sommeil à espérer: alors une irritation générale fait prendre en haine et l'humanité, et les amis, et soi-même. Swift sans aucun doute aimait beaucoup ses amis. Sa correspondance en fait foi et témoigne hautement en sa faveur; cependant il était fort difficile à vivre, et si beaucoup l'abandonnèrent, ce fut peut être un peu la faute de cette humeur intraitable, de cette inquiétude perpétuelle, de cette misanthropie enfin qui lui inspirèrent tant de traits humoristiques, et enfin sa terrible satire du voyage au pays des Houyhnhms: la partie certainement la plus faible de son chef d'œuvre et celle sans doute à laquelle il tenait le plus. Il se demande sérieusement dans une lettre s'il a peint les Yahoos aussi dégoûtants (c'est le mot le plus doux) qu'ils sont en réalité. On ne peut lire sans ~~doute~~ être presque effrayé de l'accent de conviction qui y règne, la dernière page vraiment terrible, de ce voyage aux pays des chevaux raisonnables.

Comment maintenant cet homme si singulièrement tourmenté fit-il pour être aimé, aimé avec passion, aimé à en mourir, par deux femmes qui vivront à lui, sans ~~qu'il fasse~~ qu'il fait la plus petite avance, sans qu'il leur donnât d'encouragement, sans qu'il récompensât leur passion? Là se place un mystère incompréhensible. Stella la première aima Swift et le suivit quand il quitta l'Angleterre pour l'Irlande. Maîtresse de sa fortune et de son avenir, belle (brune, très pâle, les cheveux noirs, les yeux admirables d'expression — et ceci au témoignage d'une femme) elle sacrifia tout pour suivre Swift qui ne l'y avait guère engagée cependant, sans autre chaperon qu'une Miss Dingley. En 1710 Swift revint en Angleterre et c'est de 1710 à 1714 qu'il y joua ce rôle politique si considérable et qu'il s'immortalisa comme écrivain politique. Pendant son séjour à Londres, dont nous connaissons tous les détails, grâce à un



journal fort exact qu'il envoyait à Stella, il fréquentait assez assidûment la maison d'une dame appelée Vanhomrigh. Peu à peu la fille aînée de cette dame s'éprit de lui, sans s'en apercevoir peut être elle

mêmes à coup sûr sans que Swift s'en aperçut. Il avait quarante cinq ans; elle n'en avait pas vingt. Quel charme pouvait il donc y avoir dans la société de cet homme qui eut pu être son père, maussade, tyrannique, fantasque, misanthrope, malade souvent, car il souffrait déjà beaucoup d'une maladie d'estomac et c'est celle peut être qui eut sur le caractère la plus funeste influence. Ce charme n'a rien de mystérieux: nous le connaissons. La jeune elle et lui nous sont également dénoncé: c'est la conversation de Swift. Que pouvait être cette conversation! Nous l'ignorons sans doute: cependant il n'est pas défendu de deviner: et tous deux ici encore nous aident à deviner. Swift d'un poème adressé à cette jeune miss Vanhomrigh – (Cadenus et Vanessa c.a.d. Swift et Vanessa) nous a montré lui même avec ~~beaucoup~~ beaucoup de delicatesse ce qu'il avait cru faire: ~~Drap~~ His conduct might have made style'd A father and the nymph his child. That innocent delight he took To see the virgin mind her book Was but the master's secret joy In school to hear the finest boy. C'était son élève: il lui enseignait la vie et l'expérience sans doute, ce qui ne s'enseigne guère même avec un tel maître, puisque ~~Vanessa~~ Vanessa n'en sut pas profiter. J'imagine que ces leçons devaient être tout le contre-pied des écrits de Swift. Non pas que les jugements qu'il y portait sur les hommes et sur toutes choses fussent plus indulgents et plus doux: mais le ton devait être tout autre. Au lieu de cette roideur, de cette tension, de cette froideur qui semble à tout moment prêt de s'échapper et l'œuvre d'une volonté qui a peine à diriger la nature de cette tension enfin je ne vois pas après tout de meilleur mot j'imagine qu'il devait s'abandonner et sa rudesse voulue et cynique faire place à des ménagements et des delicatesses infinies. C'est une chose remarquable que tous les grands satiriques, les vrais, non pas les faiseurs de pensées littéraires ou les misanthropes de convention; il est remarquable que tous ont marqué dans leurs écrits une prédilection singulière pour les enfants. + Cela est vrai par exemple de Thackeray, que l'on aime comparer à Swift, non sans quelque raison, quoique les deux natures diffèrent beaucoup: Cela est vrai de Swift lui-même, qui fut aimé de deux jeunes filles à l'âge où elles pouvaient encore passer pour des enfants, et d'un tel amour que toutes deux y consumèrent toute leur vie. Et cette prédilection s'explique. Si l'homme qui s'indigne des vices raffinés et hypocrites des hommes peut trouver quelque part où reposer ses + yeux c'est certainement l'innocence de l'enfance qui le consolera, ou si il considère la nature humaine comme naturellement mauvaise au moins y verra-t-il le vice naïf c'est à dire cent fois moins haïssable – Mais Swift n'allait même pas si loin. Quand il n'~~exagère~~ exagère point sa pensée pour atteindre un effet

comme il fait presque toujours, il faut rendre justice au mérite et à la fidélité de ses amis. Rien n'est plus touchant que sa douleur au moment de la mort de Stella – I kept your letter etc – I think etc ; Est-ce là le langage d'un homme insensible et fermé à tous les tendres sentiments. Mais après cela il s'est montré si dur et si cruel pour cette pauvre Stella, en ne voulant pas la laisser mourir chez lui, que elle le déshérita. Sans bizarrerie, peut être excès de délicatesse, seulement é pour se faire déshériter. Car il est remarquable qu'il en usa exactement de même avec Vanessa ~~et qu'elle~~ le testament fait en sa faveur fut également déchiré par elle – Pardon – tout cela pour démontrer que Swift à cause même de sa dureté et de sa brutalité ordinaire, a dû se montrer doux et prévenant avec cette enfant, Miss Vanhomerigh – Il a dû éprouver de singulières surprises en découvrant dans son âme la simplicité, l'ingénuité, l'innocence la candeur à laquelle il ne devait guère plus croire, qu'il le voulut ou non, car nous sommes ainsi faits que nous ne pouvons trouver un point de vue d'où embrasser toutes choses, et qu'il nous faut renoncer à tout voir. De son côté, la jeune fille, intelligente au possible (d'après le témoignage de Swift lui même qui n'est pas un flatteur) et d'une sensibilité prompte et tenace à la fois, comme elle le prouva par la suite, ne put se défendre d'aimer celui qui se faisait aimable pour elle seule. C'est l'éternelle histoire de Desdemona qui se répète toujours la même sous mille formes. Admirer un homme, c'est pour une femme être bien près de l'aimer : si avec cela il est à plaindre, la chose est certaine. Admirer et plaindre – et aimer c'est tout un. Bien sûr, à mesure que Swift, lui peignait les hommes tels qu'ils sont, tels qu'il les voyait Vanessa en elle même comparait le peintre au portrait et sentant la généreuse pensée qui vivait sous son indignation, lui prêtait une intelligence, une âme et un cœur de dieu : le mot est de Vanessa – Swift fut donc aimé, et aimé pour son âme. Lui même répondait-il à cet amour ?

Fort peu ; il en fut surpris et affligé. Rien n'était si loin de lui que l'amour. Dans sa jeunesse il avait recherché avec beaucoup d'ardeur la main de la sœur d'un de ses camarades, puis avait assez brusquement changé d'avis. Les rôles furent intervertis, et quand la demoiselle devenant pressante le mit en demeure d'épouser, il lui envoya une réponse froide, correcte, et souverainement insultante, que nous possédons encore. Depuis il avait éprouvé pour Stella ce goût de l'amitié, comme il dit beaucoup plus que de l'amour. Mais à quarante cinq ans, quand il connut Miss Vanhomrigh, tout entier à l'ardeur de ses luttes politiques, il était plus loin que jamais de laisser ~~[illegible]~~ passion de

de l'amour s'empare de son âme : il n'en avait plus même l'idée. But books and time and state affairs Had spoiled his fashionable airs He now could praise esteem approve, But understood not what was love. His conduct might have made him styled A father and the nymph his child. Perdu dans un ordre d'idées & de pensées tout à fait differents, il est très probable qu'il ne prit pas garde d'abord aux progrès que la passion faisait dans le cœur de sa jeune amie, et que peut être même il fut longtemps sans comprendre après qu'elle eut commencé, timidement, de lui expliquer. Nous trouvons en effet une pièce de vers de Swift. To Love - prise dans les papiers de Miss Vanhom après sa mort, et qui semble dire précisement cela. Il accuse la discrétion de faire tort à l'amour et de remplacer ses rapides sagettes par de lourdes pointes de plomb. - But the poor nymph, who feels her vitals burn, And from her shepherd can find no return, Laments and rages at the power divine, When curst Discretion! all the fault was thine - Ces vers ne sont ni beaux, ni poetiques ni surtout feminins : ils expriment brutalement une verité délicate. Cependant Swift ne pouvait rester tout à fait insensible à des sentiments si flatteurs pour un homme de son caractère et de son âge, pour cette eclatante glorification et recompense de toute son œuvre. Il dut donner à Vanessa des espérances, faibles sans doute, mais d'autant plus chères, des encouragements rares et dont elle eut dû se défier, mais qui l'engagèrent au contraire irrévocablement dans sa passion.

A ce moment le roman fut subitement interrompu. Swift, déçu dans toutes ses espérances, obligé de quitter l'Angleterre où tout le retenait pour aller végéter et perir d'ennui en Irlande, lui qui ne pouvait vivre sans conversation, mais qui avait tant de peine à trouver quelqu'un avec qui il put causer, ulcéré jusqu'au fond de l'âme par le souvenir de tant de services rendus et si mal récompensés, enfoncé de plus en plus dans sa misanthropie par ses infirmités qui ne lui laissaient plus de repos, Swift se separa de Vanessa, et retourna en Irlande.

Déjà en 1713, Swift avait reçu de miss V. des lettres au ton desquelles il n'y avait pas à se tromper sur la profondeur et la force du sentiment qui les inspirait. Tandis que Swift écrivait sur le ton de la gaité et du badinage, ne separant jamais miss V. de sa mère et de sa sœur, et ne lui donnant même pas l'epithète de dear, elle écrivait des lettres telles que celle-ci : « Rien ne peut exprimer l'inquiétude où je suis depuis que j'ai appris de M. Lewis que vous souffrez tant de la tête. Qui est votre médecin ? Au nom de Dieu ne vous laissez pas persuader de prendre beaucoup de .... Soyez assez bon pour me dire quels remèdes vous avez pris et vous prenez encore. Comment vous êtes vous trouvé à bord ? J'ai peur que ce soit votre traversée qui vous a mis en si mauvais

état: et puis tant de travail immédiatement après, avant que vous ayez le temps de vous reposer: c'était trop. Je vous supplie de vous en aller le plus vite que vous pourrez à la campagne: car je crois fermement que l'air et le repos vous feront plus de bien que n'importe quoi. Si je cause impertinemment, je sais que vous avez assez de bonté pour me pardonner ces questions, quand vous réfléchirez combien il est facile pour moi de le faire, bien que je sache qu'il me faudra attendre longtemps avant que je puisse avoir une réponse: bien sûr cela me paraîtra ainsi. Oh, combien je donnerais pour savoir comment vous êtes en ce moment. Mon sort est trop dur: c'était assez de votre absence sans ce cruel surcroît. Certainement les puissances supérieures sont jalouses d'une si belle intelligence, puisqu'elles s'efforcent parfois d'en ~~vous arrêter~~ ~~corriger les effets~~ la paralyser: Mais il faut renfermer mes pensées ou au moins me priver de vous les dire, ou vous me gronderiez ce qui ajouterait encore à mon chagrin. J'ai fait tout ce qui était possible pour m'empêcher de vous écrire jusqu'au moment où je saurai que vous êtes mieux, pour ne pas manquer à ma promesse: mais c'est en vain. Car si j'avais fait vœu de ne toucher ni plume ni encre ni papier j'aurais certainement trouvé quelque autre invention. Je vous supplie de n'être pas fâché contre moi pour faire ce qu'il n'est pas en mon pouvoir de ne pas faire. Dites à Parvisol, je vous prie qu'il m'écrive en un mot ce que je désire savoir car je ne voudrais pas, pour tout au monde, vous voir baisser la tête. Je suis impatiente au dernier degré de savoir comment vous êtes. J'espère que je vous aurai bientôt ici.

Si ce n'est pas là le langage de l'amour, qu'est-ce donc? Pendant un an encore, les choses allèrent ainsi: Vanessa continuellement balancée entre l'espoir et la crainte, et prenant pour le plus grand des bonheurs quelques mots aimables de Swift, trop heureuse quand il ne restait pas des semaines, des mois entiers, sans lui donner signe de vie: car l'attitude continuelle de Vanessa était celle d'un adorateur aux pieds de son dieu. Swift redoublait de soin pour les affaires domestiques, économiques des Vanhom, pour la conduite et la gestion de leur fortune, et tâchait de faire la sourde oreille au reste: mais en vain. La passion de la malheureuse enfant grandissait quand il était là, grandissait plus encore en son absence, n'étant plus rebutée par ses réponses d'une brutalité affectée

Le 12 Août 1714 il écrit en quittant l'Angleterre une lettre où il semble prévoir tout le malheur qui les attendait. « J'ai eu votre lettre par la dernière poste, et avant que vous puissiez m'en envoyer une autre je serai parti pour l'Irlande. Il faut

que j'aille prêter serment : le plus tôt sera le mieux. Si vous êtes en Irlande quand j'y serai, je vous verrai très rarement. C'est un pays où l'on n'a point de liberté et où tout se sait en une semaine, grossi cent fois. Ce sont de rigoureuses lois auxquelles il faut se soumettre : mais il est probable que nous pourrons nous rencontrer l'hiver à Londres : ou sinon laissez tout au destin qui vient rarement flatter nos désirs. Tout ceci est inspiré par la parfaite estime et amitié que j'ai pour vous. Ces malheurs publics ont troublé toutes mes mesures et abattu mon courage. Que le Dieu tout puissant vous bénisse ! Je serai à cheval, je pense, un jour après que vous aurez reçu ceci. Je ne voudrais pas pour un million répondre à vos questions, et je ne peux même y penser d'une âme tranquille. Adieu -

Malgré cette lettre, où tant de sentiments divers se font jour, l'estime, l'amitié, comme il le dit lui-même, l'épuisement qui suit une lutte inutile, la résignation prête à se révolter, la peur enfin d'avoir à combattre une passion à laquelle il ne saurait répondre, tout, excepté l'amour, Miss Vanhomrigh se décida à passer en Irlande pour voir celui sans qui pour elle la vie n'était qu'un long supplice. Swift le prévoyait et le déplorait d'avance : car il était résolu à ne point donner prise aux médisances, et par conséquent pour ne point voir Miss Vangh. La crainte de blesser les convenances, de scandaliser, peut être aussi la présence de Stella, qui lui rappelait d'autres devoirs et d'autres liens, lui firent prendre le parti d'user tout d'abord des moyens violents. Voici la lettre qu'il écrivit à V. qqs jours après son arrivée. réponse sans doute à celles-ci.

V. à S.

Vous aviez autrefois une maxime : faire le bien et ne pas s'inquiéter de ce que dit le monde. Je voudrais bien vous voir la suivre maintenant. Je vous prie, quel mal peut-il y avoir à voir et à aider une malheureuse jeune femme ? Je ne puis l'imaginer. Vous ne pouvez ignorer que vos mécontentements me rendent la vie insupportable. Vous m'avez ouvert les yeux et vous me laissez misérable. Tout ce dont je vous supplie maintenant est de vouloir bien feindre, puisque vous ne pouvez autre chose, d'être l'ami indulgent que vous étiez autrefois, jusqu'à ce que je sois sortie de ces difficultés.

V. à S.

Vous me dites d'être tranquille, et que vous voudriez me voir aussi souvent que possible. Vous auriez mieux fait de dire, aussi souvent que vous pourrez vous y contraindre ou aussi souvent que vous vous souviendrez qu'il existe qqu'un comme moi au monde. Si vous continuez à me traiter comme vous faites, je ne vous incommoderai plus longtemps

7a

Il est impossible de décrire ce que j'ai souffert depuis la dernière fois que je vous ai vu. Je suis sûre que j'aurais supporté la torture beaucoup mieux que vos paroles qui tuent. Plusieurs fois je m'étais résolue à mourir sans vous revoir: mais ces résolutions, pour votre malheur, n'ont pas duré longtemps. Car il y a qq chose de la nature qui vous porte tellement à trouver de la consolation en ce monde que je suis obligée d'y céder, et de vous supplier de me voir et de me parler avec bonté, car je suis sûre que vous ne condamneriez personne à souffrir comme je fais si seulement vous pouviez le savoir. La raison qui me fait vous écrire, est que je ne peux vous le dire même si je vous voyais. Car quand je commence à me plaindre, votre visage exprime la colère et il y a je ne sais quoi dans vos regards de si terrible que j'en reste muette. Oh! si seulement il pouvait vous rester assez de pitié pour moi, pour que ces plaintes pussent vous toucher de pitié! Je dis aussi peu que possible: et si vous saviez ce que j'ai dans l'esprit, sûrement cela vous toucherait. Vous me pardonneriez et vous croiriez que je ne puis ~~vous en vous dire tout cela~~ m'empêcher de vous dire tout cela qu'au prix de ma vie.

V. à S.

J'ai rencontré votre domestique à un mille de Trim et n'ai pu lui envoyer d'autre réponse, car je sortais et j'étais attendu — en outre je n'aurais pas voulu aller à Kildrohod vous voir pour tt un monde. Je vous l'ai tj dit, vous manquez de discrétion. Je m'en vais chez un ami à qui j'ai promis et je resterai avec lui à peu près quinze jours: alors je reviendrai en ville et j'irai vous voir aussitôt que je pourrai, en supposant que vous logez à Turnstile Alley comme votre domestique me l'a dit et que vos voisins puissent me renseigner. Votre domestique me dit que vous serez en ville lundi de sorte que vous y trouverez ceci pour votre bienvenue. J'ai peur que vous n'ayez eu un voyage bien fatigant. Je vous prie, prenez garde à votre santé, dans cet air Irlandais auquel vous n'êtes pas acclimatée. Dublin ne vous paraît il pas bien sale, et le pays bien misérable? Kildrohod est il aussi beau que Windsor et aussi agréable pour vous que votre logement là bas? Y a-t-il dans vos environs une promenade aussi jolie que l'avenue et Malborough lodge. Je me suis fatigué à cheval aujourd'hui, et n'en peux dire plus long. Vous ne saurez pas non plus où je suis jusqu'à mon retour: et alors j'irai vous voir. Au diable vos lettres et vos messages. Adieu.

C'est bien là ces killing words dont parle V. L'effet de cette lettre fut terrible et S. pour éviter un malheur, dut lui écrire sur un ton beaucoup plus doux. „Je vous verrai dans un jour ou deux et croyez moi cela me touche

au fond de l'âme, que je ne puisse vous voir davantage. Je vous donnerai les meilleurs avis, conseils et paroles et secours que je pourrai. J'aurais été près de vous plus tôt si mille difficultés ne m'en avaient empêché. Je m'imaginai pour que vous ~~fussiez~~ ~~embarrassée~~ causez de chagrins et, de vrai, je donnerais ma fortune pour vous en délivrer. Je ne puis vous voir aujourd'hui, j'en ai peur, occupé par mes fonctions : mais pensez, je vous prie que ce n'est pas manque d'amitié ou de tendresse, que j'aurai toujours pour vous au plus haut degré —

Cette lettre calma Stella, et nous avons ensuite une lettre gaie, enjouée, où cependant on voit qu'elle n'ose trop se fier à la tranquillité présente : elle dit en riant les mêmes choses qu'elle disait tout à l'heure en pleurant, et peut être au fond de l'âme ressent elle, avec le même amour, la même tristesse. Après avoir un peu plaisanté, elle continue : « Une fois encore je vous en avertis, si vous songez tant soit peu de votre propre repos, changez de conduite, car je vous assure que j'ai trop de caractère pour me tenir tranquille et satisfaite ainsi. Comme j'aime extrêmement la franchise, je vous dis ici que j'ai résolu d'essayer de tous les arts humains pour vous faire revenir, et s'ils ne réussissent point je suis déterminée d'avoir recours à la magie, qui, dit on réussit toujours. ... Je vous prie, songez-y profondément. Ne vaut il pas mieux venir de vous même que d'être traîné par force et cela peut être au moment où vous aurez le plus agréable engagement du monde. Car lorsque j'entreprends qq chose, je n'aime pas le faire à moitié. Mais il y a un hasard fort heureux pour vous — c'est que de tts les passions la vengeance a le moins de pouvoir sur moi, si bien qu'il est encore en votre puissance de changer tous ces transports en bonne humeur : Comptez la dessus et même davantage, je vous assure. Venez au moment qu'il vous plaira : vous ne pouvez manquer d'être très bien reçu.

Pendant cinq ans les relations continuèrent ainsi. V. dans une perpétuelle anxiété de voir fuir Swift retenu malgré lui dans des liens que le fatiguaient, le gênaient, et lui paraissaient peut être même criminels : et ce n'est pas peu de chose que de retenir un homme comme Swift quand il ne veut pas rester. Swift ne trouvait pas assez de précautions pour dissimuler son commerce de lettres et de visites avec V. par égard pr Stella sans doute, qui dut l'ignorer jusqu'à la catastrophe finale, par peur aussi que celui-ci répandît dans le public et jetât sur lui qq ridicule. — Hier, dit il, j'étais à mi chemin de chez vous : je dînai là et rentrai assez fatigué. Je demandai où conduisait ~~[illegible]~~ route à gauche, et on me nomma l'endroit. Je voudrais que vos lettres fussent aussi difficiles que les miennes, car alors il n'y aurait plus à s'inquiéter si des esprits négligents les laissaient perdre. Le trait — Veut dire

C'est grand dommage que nous n'ayons pas ici toute la correspondance, où nous eussions pu étudier les causes de ces changements brusques et douloureux dans le ton et comme dans le caractère de Swift. En 1719 ns trouvons la lettre suivante en français qui n'est que polie (p. 54). En 1720 nouvelles lettres d'angoisse de Vanessa.

— Cad. Vous êtes bon au delà de cette expression et je ne vous chercherai plus querelle si je peux m'en empêcher: mais, sauf votre très humblement, c'est vous à qui il est si difficile de plaire, bien que vous vs plaigniez de moi. Je pensais que ma dernière lettre était assez obscure et forcée. Je m'étais efforcé de l'écrire à votre manière. Il m'aurait été beaucoup plus facile de l'écrire autrement. Je ne suis pas assez peu raisonnable pour attendre que vous teniez votre parole à un jour près: mais six ou sept jours, cela fait beaucoup. En quoi votre crainte p. Molkin (sa sœur) devait elle vs empêcher de m'écrire. Je pense que vous auriez dû au contraire m'écrire d'autant plus vite pour me donner courage. Molkin est mieux, mais très faible. Bien que ceux qui m'ont vue ne vous aient rien dit de ma maladie, je vous assure que pendant 24 heures j'ai été malade, autant qu'on peut l'être sans mourir.

(Sur le reste je trouve ds l'Introduction de Br. Editeur de Swift's works des lettres qui ne sont pas données ds la correspondance et dont les dates sont très difficiles à fixer. Je me bornerai à traduire, sans commentaires. Sept lettres de l'année 1720.

V. t. S.

Croyez moi, c'est avec le plus gd regret que je me plains à vous, car je sais que votre bonne nature est telle, que vous ne pouvez voir une créature humaine misérable sans en être sensiblement touché. Cependant, que puis-je faire? Il faut ou que je décharge mon cœur et vous dise toutes ses peines, ou que je succombe sous la douleur inexprimable dont me fait souffrir en ce moment votre négligence prodigieuse à mon égard. Il y a dix longues semaines que je ~~vous ai vu~~ ~~ma seule~~ ~~de vous~~ vous ai vu et dans tout ce temps là je n'ai reçu qu'une lettre de vous et un petit billet avec une excuse. Oh! m'avez vous oublié? Vous essayez à force de sévérité de me détacher de vous. Et je ne puis vous en blâmer: car c'est avec la dernière douleur et la dernière confusion que je me regarde comme la cause de réflexions fâcheuses pour vous. Cependant je ne puis vous en délivrer et je vous déclare ici qu'il n'est pas au pouvoir de l'art, du temps ou des accidents, de diminuer la passion inexprimable que j'ai pour — Imposez à ma passion les dernières contraintes, envoyez moi aussi loin de vous que la terre le permettra: vous ne

pourrez pas bannir les charmantes idées qui demeureront toujours en moi tant que j'aurai l'usage de ma memoire: et l'amour que je vous porte n'est pas seulement dans mon ame: il n'y a pas un seul atome de mon être qui n'en soit imprégné. Ainsi ne vous flattez point que la separation puisse jamais changer mes sentiments: je me trouve inquiete au milieu du silence, et mon cœur est percé à la fois de douleur et d'amour. Pour l'amour du ciel dites moi ce qui a causé ce prodigieux changement que j'ai trouvé en vous ces derniers temps. Si vous avez qqs restes de pitié pour moi, dites le moi tendrement. Non — au contraire dites le moi de façon à me donner aussitot la mort; ne souffrez pas que je vive plus longtemps une vie qui n'est qu'une mort languissante, la seule vie que je puisse mener si vous avez perdu rien de votre tendresse pour moi.

V. d. S.

Dites moi sincerement si vous avez une fois désiré serieusement de me voir depuis que je vous ai écrit — non, si peu que vous n'avez pas eu une fois pitié de moi, bien que je vous eusse dit combien j'étais à plaindre. La solitude est insupportable à un esprit qui n'est pas tranquille. J'ai consumé mes jours à soupirer, et mes nuits à veiller et à penser à — qui ne pense pas à moi. Combien de lettres vous enverrai-je avant de recevoir une réponse. Pouvez vous me refuser, dans ma misère, la seule consolation que je puisse esperer à présent. Oh, si je pouvais esperer de vous voir ici, ou si je pouvais aller vous voir! Je suis née avec des passions violentes qui se terminent toutes en une seule, cette passion inexprimable que j'ai pour vous. Considerez les émotions terribles que je subis puisque vous me negligez: montrez moi quelque tendresse, ou je perdrai la raison. Certainement il n'est pas possible que vous soyez tellement pris que vs ne puissiez trouver un moment pour m'écrire et vous faire violence pour une si grande charité. Je crois fermement, que si je pouvais connaître vos pensées (que nulle créature humaine ne peut deviner, parce que personne jamais n'a pensé comme vous) je trouverais que souvent dans votre fureur vous avez souhaité que je fusse religieuse esperant qu'alors j'aurais envoyé au ciel mes devotions mais ~~[illegible]~~ cela ne vous eut pas sauvé: car quand je serais une fanatique, ce serait encore vous la divinité que je voudrais adorer. Quelles marques trouve-t on dans une divinités, auxquelles on ne vous connaisse? Vous êtes présent partt: votre chère visage est toujs devant mes yeux. Quelquefois vous me frappez ~~d'un terrible effroi~~ d'un effroi mortel; je tremble de crainte: d'autres fois une compassion charmante brille sur votre visage, et ranime mon âme. N'est il pas plus raisonnable d'adorer une forme rayonnante que l'on a vue qu'une autre que l'on ne connait que par des descriptions?

Encore qqes lettres de Sw. & de même : moitié aimables moitié rageuses — toujours gênés et mécontents. Sur la fin, aussi dramatique que toute l'histoire de cette passion mystérieuse j'emprunte le récit de l'éditeur de Sw.

Après la mort de sa sœur, V. devint de plus en plus absorbée par la passion malheureuse qui consumait sa vie, et se croyant plus négligée qu'auparavant par Swift, elle résolut de s'éclairer sur la nature de cette influence qui l'empêchait d'avouer l'affection qu'elle croyait qu'il nourrissait pour elle — Sans rien dire de son projet, elle écrivit à Stella, la priant de l'informer de la nature de la liaison qui avait existé si longtemps, comme on savait, entre elle et le doyen. Quel dut être la stupéfaction de la pauvre Vanessa quand elle apprit, en réponse, que Sw. s'était lié à sa rivale par le plus fort de tous les divins liens — En même temps cette rivale, tout aussi indignée à la pensée de l'autorité qu'une telle demande semblait indiquer se retira chez M. Ford à Dublin et envoya à Swift la lettre de Vanessa. Suffoqué par une rage subite, il courut à cheval à Marley Abbey, et entra dans la chambre de cette malheureuse femme avec un visage qui frappa de terreur son cœur doux et chagriné (!!) A peine put elle balbutier quelques mots et lui demander s'il ne voulait pas prendre un siège. Sa seule réponse fut de jeter la lettre de V. sur la table et dans le même paroxysme de passion, de se précipiter hors de la chambre et remonter à cheval — V. ne se releva pas de ce coup et mourut en moins de trois semaines <u>of a broken heart</u>.

Peut on imaginer un roman plus poignant et plus vrai ? Avec ce demi jour mystérieux que ces quelques lettres jettent sur les trois personnages, Vanessa, Sw. Stella, quel pensez du rôle de chacun — N'est on pas disposé à expliquer tout le mystère, comme cette pauvre V. elle même, et à demander à Stella la clef de l'énigme. On se tromperait je crois. Elle dut être malheureuse, elle aussi, et trouver peu de consolation dans le malheur de sa rivale, en admettant qu'elle la connut. Quant à V. sa candeur, son innocence, la franchise et la violence de sa passion éclatent assez dans ces quelques lettres que nous avons cités pour que n'ayons pas à chercher dans son caractère les sources mystérieuses de son malheur et de celui de Sw. Elle ne sait ni feindre ni supplier ni quoi que ce soit des ruses féminines — elle ne sait qu'aimer et elle fait songer par ses lettres à celles de Mlle de Lespinasse, qui ne l'égale point, à mon sens par la profondeur du sentiment. Jamais je crois l'amour ne s'est exprimé avec ~~une telle~~ plus de passion que dans ces quelques lettres, trop courtes malheureusement où l'âme de V. se montre tout entière — Ainsi il faut chercher ailleurs, c.a.d. dans Swift lui même la cause de tous ces malheurs — Sans en faire un homme aux facultés de bonne heure dérangées et désordonnées et qui dès l'âge mûr était atteint de la folie où devait

pour sa vieillesse, peut être sa santé chancelante, les souvenirs amers des querelles avec d'ignobles personnages comme Walpole, qui tâchaient de le salir le rendaient il un peu fantasque bizarre, sombre, hypocondriaque. Mais cela ne suffit évidemment pas à tout expliquer: ses lettres mêmes et tant d'autres écrits aussi admirables et vigoureux que ceux de sa jeunesse prouvent assez que son esprit n'avait rien perdu de sa lucidité, ni son caractère de son énergie. Non, je crois tout simplement qu'il vint de ce que Sw était une âme délicate irritable placée dans une situation fausse, c'est à dire exposée à de perpétuels froissements. Stella, et il le savait lui avait tout sacrifié: rien n'avait pu l'empêcher de rompre tous les liens qui l'attachaient à l'Angleterre et de suivre Swift en ~~Irlan~~ Irlande: et comment en avait elle été récompensée. Swift seul le savait, et sans doute cette conscience ne contribuait pas à le rendre plus heureux. Nous n'avons pas les lettres de Stella comme nous avons celles de V. qui nous dit qu'à certaines époques elles ne furent pas aussi déchirantes? Il semble, et c'est le dernier mot — il semble que Swift n'ait pas pu aimer: aimer c'est à dire s'abandonner sans réfléchir à un sentiment naturel spontané, qui fait trouver une douceur infinie dans la société de ceux que l'on aime. L'estime l'affection l'amitié le dévouement même, il connut tout cela, mais tout cela n'est pas l'amour. Il le sentait, en était misérable et rendait par là même misérables celles qui l'aimaient. Seulement son erreur pour Stella avait été excusable: il avait dû s'instruire de cette douloureuse vérité par une plus douloureuse expérience: mais Vanessa! quand il la vit s'attacher à lui, il comprit sans doute que le même drame allait recommencer et que pour double supplice il serait contraint d'y être à la fois acteur et spectateur. Cela ne manqua pas d'arriver. De là cette inégalité de ton, ces variations sans raison, ces brusqueries, cette mauvaise humeur redoublée par le sentiment si désagréable que l'on punit quelqu'un d'un mal qu'il n'a pas fait. Le malheur de V. fut que Swift fut aimable, celui de tous deux fut qu'il ne put aimer.

Mais en définitive, nous sortons de ce roman avec une toute autre idée de Sw. que nous n'y étions entrés. Quel que soit le secret de sa conduite envers Stella et surtout envers Vanessa, quels que soient les raisons, ou peut être l'irritation douloureuse qui l'ait fait agir d'une façon souvent si cruelle, une chose reste certaine, c'est que cet homme que l'on nous a dépeint souvent comme haineux et rien autre chose que haineux, comme devant tout

ce qu'il a été à une puissance de haine plus forte chez lui que chez tout autre homme — que Swift tout au contraire est un des hommes qui ont eu le cœur le plus chaud et le plus généreux, bien que fermé à l'amour. On n'inspire pas de telles passions quand on est sec et stérile. Ses lettres d'ailleurs et sa vie sont là pour témoigner en propres termes, s'il le faut. Sa lettre au moment de la mort de Stella; la prière composée pour elle sont admirables de sentiment profond et pénétré. Seulement je ne sais quelle pudeur l'empêchait de montrer ce cœur généreux et enflammé, et, à prendre un masque railleur pour dérouter les curieux et les importuns parfois même, pour éviter les froissements et les coups de la foule grossière et insouciante. La rage de n'être pas soi de se sentir ridicule s'il était lui-même lui mettait à la main le fouet impitoyable dont il fustigea la vulgarité de l'humanité. Indignés d'être meurtris par le seul spectacle d'une grande âme, il ne leur restait qu'à être corrigé par une main savante, habile à trouver l'endroit sensible et où le coup fait crier. Ajoutez à cette nature l'ambition le désappointement, un vif sentiment de sa valeur et un ressentiment non moins vif de ne pas la voir appréciée. Tout Swift vous sera expliqué, et même le Swift qui s'est appelé Cadenus. Peut-être faut-il ajouter un besoin, une tendance, un instinct tellement difficile à définir qu'à peine ose-t-on le nommer: je l'appellerai, pour être exact, le besoin d'être malheureux: ceci n'est pas un paradoxe. Il est faux que tout homme cherche le bonheur: à moins que l'on appelle bonheur ce que tout homme cherche: autrement il est certains caractères, certaines âmes qui après avoir beaucoup souffert, se sont fait de l'inquiétude une invincible nécessité, et à qui le repos, avec son manque d'émotions serait insupportable. Il leur faut souffrir, et toujours davantage: leur sensibilité s'affine et s'émousse à la fois: s'émousse, parce qu'il leur faut des émotions de + en + vives, s'affine parce qu'elle les ressent avec une délicatesse toujours plus excitée. Ils sont si j'ose dire complètement écorchés: mais ils ne supporteraient plus d'être autrement: et à mesure que l'épiderme se reforme, ils l'arrachent. Comprenne qui pourra. — J'ai peur que Swift ne fut un de ceux là, et qu'il n'y eut aussi au fond, au dernier fond de sa nature une tendance, un besoin d'être malheureux. — Quand il se maria en 1716 avec Stella, il était dans un état d'esprit à faire pitié: on sait l'anecdote si frappante rapportée par M. Taine d'après Delany. « Après son mariage il devint si sombre

10

et si agité qu'il rechercha une entrevue de l'archevêque de Dublin King, son ami. La nature de cet entretien ne transpira jamais. Delany assure que comme il entrait dans la bibliothèque de l'archevêque, Swift lui même passa en courant près de lui, la figure pleine de douleur et l'air égaré, sans même s'apercevoir de sa présence. Del. remarqua que l'archevêque pleurait, et comme il en demandait la cause, il répondit : « Vous venez de rencontrer l'homme le plus malheureux de la terre : mais sur le sujet de sa misère vous ne devez point me faire de questions » Je donnerais beaucoup pour le savoir : je sens en moi une compassion singulière pour Swift. De même, après la mort de Vanessa il passa plusieurs mois seul dans le sud de l'Irlande, sans
X donner même signe de vie à ses plus chers amis : sa douleur fut immense — un égoïste se serait senti soulagé.

Ainsi au premier abord on éprouverait pour Swift une admiration mêlée de beaucoup de réserve et d'un peu d'aversion même, considérant son acharnement sans pitié quand il tient une victime — un Partridge ou un Whitshed — puis quand on le connaît mieux l'admiration reste, la sympathie vient, et enfin la pitié : non pas la pitié que l'on donne par charité à ceux qui sont tombés plus bas qu'ils n'auraient dû, mais la compassion respectueuse que nous avons pour ceux qui ont souffert plus que nous, parce qu'ils étaient plus grands.


ECOLE NORMALE SUPERIEURE

14v

Ali de Tebelen
pacha de Janina.

A B C D E
F G H I J K
L M N O P Q
R S T U V X
Y Z